

ment à Cortés comme à leur chef. C'était là une grande amélioration introduite parmi ces recrues sauvages, une amélioration qui augmentait singulièrement la valeur de la force numérique.

L'expérience indiquait encore à Cortés que s'il devait attaquer la capitale il ne fallait pas se fier aux chaussées, mais que pour réussir il était indispensable d'être maître du lac. Il résolut donc de faire construire un certain nombre de navires semblables à ceux qu'il avait mis à flot du temps de Montézuma, et qui avaient été détruits ensuite par les Mexicains. Il avait encore à sa disposition l'ingénieur Martín Lopez, qui avait eu le bonheur d'échapper au carnage de la « nuit triste. » Il l'envoya à Tlascala, avec ordre de construire treize brigantins, qui pourraient être démontés et transportés ensuite par les Indiens, pour être lancés sur les eaux du lac de Tezcucó. Les voiles, les agrès, les ferrures devaient être apportés de Vera-Cruz, où ils étaient restés en magasin depuis qu'ils avaient été enlevés des vaisseaux désarmés. C'était une idée hardie que celle de faire construire une flotte qui devait traverser à dos d'homme les forêts et les montagnes, avant d'arriver à sa destination ! Mais cette idée souriait au génie audacieux de Cortés, qui ne doutait pas d'ailleurs de la possibilité de la mettre à exécution, avec le concours de ses braves alliés les Tlascalans.

Ce fut avec un vif regret que le général apprit, à cette époque, la mort de son bon ami Maxixca, le vieux seigneur de Tlascala, qui s'était montré, à l'heure de l'adversité, si fidèle et si dévoué. Il avait succombé à la petite vérole, cette terrible épidémie qui ravageait en ce moment le pays, frappant sans distinction de rangs, et ajoutant un fléau de plus à la longue liste de tous les fléaux qui suivaient la marche des hommes blancs. Elle avait été importée, dit-on, par un esclave noir de la flotte de Narvaez (18). Elle éclata d'abord à Cempoalla. Les

(18) « La primera fué de viruela, y comenzó de esta manera. Siendo capitán y gobernador Hernando Cortés al tiempo que el capitán Panfilo de

pauvres indigènes, ignorant le mode de traitement convenable à cette épidémie hideuse, crurent trouver quelque soulagement dans l'usage des bains froids, qui aggravèrent beaucoup la maladie. De Cempoalla, elle se répandit rapidement dans les environs, et traversant le territoire de Tlascala, atteignit la capitale des Aztèques, où Cuitlahuac, le successeur de Montézuma, fut une de ses premières victimes. De là, elle poursuivit sa course vers l'Océan Pacifique, laissant sa route jonchée des cadavres des indigènes, qui, pour employer le langage énergique d'un contemporain, périssaient en masse comme des moutons atteints de la clavelée (19). Elle ne paraît pas avoir été fatale aux Espagnols, dont un grand nombre, vraisemblablement, l'avaient eue déjà, et qui, dans tous les cas, connaissaient le remède approprié au mal.

La mort de Maxixca, cet allié fidèle et utile, fut vivement déplorée par les Espagnols. Il les recommanda en mourant à son fils et successeur, comme les grands êtres prédits par les oracles (20). Il exprima aussi le désir de mourir dans la foi chrétienne. Cortés ne fut pas plus tôt instruit de sa maladie, qu'il dépêcha le père Olmédó à Tlascala. Le moine trouva que Maxixca avait déjà fait placer un crucifix devant sa couche, comme objet de son adoration. Après lui avoir expliqué, aussi intelligiblement qu'il était possible, les vérités de la révélation, il baptisa le chef mourant ; et les Espagnols eurent la satisfaction de croire que l'âme de leur bienfaiteur était affran-

Narvaez desembarcó en esta tierra, en uno de sus navios vino un negro herido de viruelas, la cual enfermedad nunca en esta tierra se había visto, y esta sazón estaba esta Nueva-España en extremo muy llena de gente. » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 1.

(19) « Morían como chinches á montones. » (Toribio, *ibid.*, *ubi supra*.) « Eran tantos los difuntos que morían de aquella enfermedad, que no había quien los enterrase, por lo cual en Mexico los echaban en las azequias, porque entónces había muy grande copia de aguas y era muy grande hedor el que salía de los cuerpos muertos. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 8, cap. 1.

(20) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 136.

chie de cette perte éternelle réservée aux malheureux Indiens qui mouraient dans les ténèbres de l'idolâtrie (21).

Les brillants succès qu'on venait de remporter paraissent avoir réconcilié la plupart des mécontents à la continuation de la guerre. Quelques-uns d'eux, cependant, tels que le secrétaire Duero, Bermudez le trésorier, et d'autres personnages haut placés, ou de riches hidalgos, n'envisageaient qu'avec répugnance l'idée d'une nouvelle campagne, et ils renouvelèrent hautement leur demande d'un passage libre pour Cuba. Cortés, maintenant satisfait de l'appui sur lequel il pouvait compter, ne s'opposa plus à leur départ. Son consentement une fois donné, il fit même tout ce qui dépendait de lui pour faciliter leur voyage, et leur procurer tout ce qui pouvait leur être nécessaire. Il ordonna que le meilleur vaisseau de Vera-Cruz, abondamment pourvu de provisions de toute espèce, fût mis à leur disposition, et il envoya Alvarado à la côte pour surveiller l'embarquement. Il prit congé d'eux de la manière la plus affectueuse, et en leur donnant l'assurance de son inaltérable estime. Mais ceux qui se séparaient de lui dans un pareil moment avaient, ainsi que l'événement le prouva, peu de sympathie pour leur chef; nous retrouvons, peu de temps après, Duero en Espagne, appuyant auprès de l'empereur les prétentions de Velasquez, en opposition à celles de son ancien ami et commandant.

La perte de ces compagnons fut largement compensée par l'arrivée de nouveaux renforts que la fortune vint mettre à la disposition de Cortés, au moment où il s'y attendait le moins. Les premiers arrivèrent dans un petit navire envoyé de Cuba par le gouverneur Velasquez, avec des approvisionnements pour la colonie de Vera-Cruz. Velasquez ignorait complètement les derniers événements, ainsi que la défaite de son lieutenant. Ce même navire apportait des dépêches écrites, dit-on, par Fonseca, évêque de Burgos, et qui chargeaient Narvaez d'en-

(21) Bernal Diaz, *ibid.*, *ubi sup.* Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 19. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 39.

voyer Cortés en Espagne, pour y être mis en jugement, s'il ne l'avait déjà fait (22). L'alcade de Vera-Cruz, se conformant aux instructions du général, laissa débarquer le capitaine du navire, qui ne doutait point que le pays ne fût entre les mains de Narvaez. Il ne fut détrompé qu'en se voyant arrêté dès qu'il eut mis pied à terre. On s'empara ensuite du bâtiment; et le capitaine, ainsi que ses gens, reconnaissant leur erreur, se laissèrent assez facilement persuader d'aller rejoindre leurs compatriotes à Tlascala.

Un second navire, expédié peu de temps après par Velasquez, eut le même sort, et l'équipage consentit également à partager les chances de l'expédition de Cortés.

Vers la même époque, Garay, gouverneur de la Jamaïque, équipa trois navires avec quelques troupes pour fonder une colonie sur le Panuco, rivière qui se jette dans le golfe à quelques degrés au nord de Villa-Rica. Garay persista à former cet établissement, sans égard pour les droits de Cortés, qui avait déjà ouvert des communications amicales avec les habitants du pays. Mais ces troupes, en débarquant, furent si rudement accueillies par les naturels, et perdirent tant de monde, qu'elles s'estimèrent heureuses de pouvoir se rembarquer. Un de leurs navires sombra dans une tempête. Les autres relâchèrent dans le port de Vera-Cruz, afin que les équipages, affaiblis par la faim et la maladie, pussent s'y refaire. Ils y furent bien accueillis, on pourvut à leurs besoins, et ils guérèrent de leurs blessures. Les promesses libérales de Cortés les déterminèrent alors à abandonner le service du gouverneur, dans lequel ils n'avaient éprouvé que des revers, pour s'enrôler sous la bannière plus heureuse du conquérant. Ces différents renforts s'élevaient au moins à cent cinquante hommes, bien armés et approvisionnés de munitions, avec vingt chevaux. Par ce concours étrange de circonstances, Cortés se vit en possession des ressources qui lui étaient indispensables; et cela grâce à ses ennemis, dont les préparatifs

(22) Bernal Diaz, *ibid.*, cap. 13.

dispendieux tournèrent à l'avantage de celui-là même contre qui ils étaient dirigés.

Sa bonne fortune ne s'arrêta pas là. Un vaisseau expédié des Canaries toucha à Cuba, chargé d'armes et d'approvisionnements de guerre pour les aventuriers du Nouveau-Monde. Le capitaine, entendant parler dans cette île des récentes découvertes faites au Mexique, et pensant qu'il y trouverait à se défaire avantageusement de son chargement, mit le cap sur Vera-Cruz. Il ne s'était pas trompé. L'alcade, d'après les ordres du général, acheta le navire et la cargaison; et les équipages, saisis tout à coup de la passion des conquêtes, suivirent leurs compatriotes dans l'intérieur. Il semblait qu'il y eût dans le nom de Cortés un charme qui attirait sous ses drapeaux tous ceux qui l'entendaient prononcer (23).

Le général ayant terminé les arrangements relatifs à ses nouvelles opérations, n'avait plus de motif apparent pour différer encore son retour à Tlascala. Les habitants de Tépéaca le prièrent de leur laisser garnison, pour les protéger contre la vengeance des Aztèques. Cortés accéda à leur demande, et jugeant la position centrale de la ville favorable à la conservation de ses conquêtes, il résolut d'y établir une colonie. Il choisit, à cet effet, soixante soldats, la plupart infirmes et invalides. Il nomma les alcades, les régidors et les autres fonctionnaires publics. Il donna à la ville le nom de *Segura de la frontera* (Sécurité de la frontière) (24). Elle reçut, quelques années plus tard, de l'empereur Charles Quint, des privilèges importants (25), et elle jouit d'une certaine considération dans le siècle même de la conquête. Mais elle ne tarda pas à déchoir. Son nom espagnol fut peu à peu supplanté par son ancienne appellation; bref, le petit village de Tépéaca est tout ce qui

(23) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 131, 133, 136. Herrera, *Hist. general, ubi sup. Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 134, 167. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 16.

(24) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 136.

(25) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 133.

rappelle aujourd'hui la capitale indienne jadis florissante, et la seconde colonie espagnole au Mexique.

Ce fut pendant son séjour à Segura que Cortés écrivit à l'empereur cette fameuse lettre — la seconde de la série — que nous avons si souvent citée dans les pages qui précèdent. Elle prend les faits à partir du départ de Vera-Cruz, et présente, sous une forme concise, le tableau des événements survenus jusqu'à l'époque à laquelle nous sommes arrivés. A la fin de cette lettre, le général, après avoir signalé les difficultés de sa position, ajoute, avec son énergie ordinaire, que les dangers et les fatigues sont peu de chose à ses yeux, en comparaison du succès de ses desseins, et qu'il est fermement convaincu que les Espagnols auront avant peu réparé toutes leurs pertes, et seront dans la position qu'ils occupaient auparavant (26).

Il indique les analogies qui existent, dans les caractères généraux et les productions du pays, entre le Mexique et la mère-patrie, en demandant qu'il soit appelé désormais « la Nouvelle-Espagne de la mer océanique (27). » Il termine en provoquant l'envoi d'une commission chargée d'examiner sa conduite et de vérifier l'exactitude des faits qu'il avance.

Cette lettre, imprimée à Séville l'année qui suivit sa réception, a été depuis réimprimée et traduite plus d'une fois (28).

(26) « E creo, como ya á Vuestra Magestad he dicho, que en muy breve tomará al estado, en que antes yo la tenia, é se restaurarán las pérdidas pasadas. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 167.

(27) « Me pareció, que el mas conveniente nombre para esta dicha tierra, era llamarse la *Nueva-España del mar Océano*: y assi en nombre de Vuestra Magestad se le puso aqueste nombre. » (*Rel.*, p. 169.) Le nom de « Nouvelle-Espagne, » tout court, avait été précédemment donné par Grijalva à la province d'Yucatan. Voir plus haut, liv. 2, chap. 1.

(28) Elle était datée « de la villa Segura de la frontera de esta Nueva-España, á treinta de octubre de mil quinientos veinte años. » Mais, par suite de la perte du vaisseau qui devait la porter, cette lettre ne fut envoyée qu'au printemps de l'année suivante; et la nation resta pendant tout ce temps dans l'ignorance du sort des braves aventuriers du Mexique et de la grandeur de leurs découvertes.

Elle fit grande sensation à la cour, et généralement dans le monde savant. Les découvertes faites jusque-là dans le Nouveau-Monde n'avaient pas répondu aux espérances qu'on avait fondées sur la solution du grand problème de son existence. Elles n'avaient fait connaître que des tribus grossières, de mœurs douces et inoffensives, à la vérité, mais dans un état plus ou moins voisin de la barbarie. Or voici qu'apparaissait tout à coup la description authentique d'une grande nation, puissante et populeuse, avancée dans les arts de la civilisation, en possession d'une organisation sociale compliquée, occupant un sol riche en trésors minéraux et en productions végétales d'une variété infinie — sources de richesses naturelles et artificielles qui semblaient enfin réaliser ces rêves si chers à Christophe Colomb, et restés pour lui de trompeuses illusions (29).

La lettre de Cortés était accompagnée d'une autre, également adressée à l'empereur, et signée, à ce qu'il paraît, par tous les officiers et presque tous les soldats du camp. On y racontait les obstacles suscités contre l'expédition par Velasquez et Narvaez, ainsi que le préjudice considérable qui en était résulté pour les intérêts de Sa Majesté. On exposait ensuite les services de Cortés, en priant l'empereur de le confirmer dans son autorité et de ne pas permettre qu'on vint entraver dans ses opérations ultérieures celui qui, par son caractère personnel, par sa connaissance du pays et de ses habitants, enfin par l'attachement que lui portaient ses soldats, était l'homme du monde le plus capable d'achever la conquête (30).

(29) On peut se faire une idée de l'effet produit sur l'opinion publique par ces découvertes, dans la correspondance de Pierre Martyr, qui résidait alors à la cour de Castille. Voir notamment sa lettre du mois de mars 1521 à son noble élève, le marquis de Mondéjar, dans laquelle il s'étend avec complaisance sur tous les trésors de science que l'expédition de Cortés livrait au monde. *Opus epistolarum*, ep. 771.

(30) Ce mémoire se trouve dans la partie de ma collection réunie par les soins du ci-devant président de l'Académie espagnole, Vargas Ponce. Il porte quatre cent quarante-quatre signatures; et il est assez singulier que cette

Une circonstance augmentait beaucoup les inquiétudes de Cortés : il ignorait entièrement comment sa conduite était appréciée en Espagne. Il ne savait même pas si les dépêches qu'il avait envoyées l'année précédente de Vera-Cruz avaient été reçues. Le Mexique avait alors aussi peu de relations avec le monde civilisé que s'il eût été placé aux antipodes. Peu de vaisseaux étaient entrés dans ses ports, et il n'avait été permis à aucun d'en sortir. Le gouverneur même de Cuba, ile qui n'était qu'à quelques journées de distance, ignorait encore, comme on l'a vu, le sort de son armement. Chaque fois qu'une flotte, qu'un navire abordait ces parages, Cortés ne savait si c'étaient des secours qui lui arrivaient, ou bien une commission royale qui lui donnait un successeur. Son imagination ardente comptait sur les secours; mais la révocation était beaucoup plus probable, si l'on considère l'intimité qui existait entre le gouverneur, son ennemi, et l'évêque Fonseca, homme jaloux de son autorité, à qui sa position à la tête du département des Indes donnait une influence prépondérante dans les affaires du Nouveau-Monde. Il entra donc dans la politique de Cortés de ne pas perdre de temps, et de pousser ses préparatifs, avant qu'un autre vint lui arracher le laurier qu'il était sur le point de cueillir. Il sentait que s'il parvenait à soumettre la capitale des Aztèques il n'aurait plus rien à craindre : une pareille conquête devait dominer toute autre considération et justifier l'irrégularité de ses actes aux yeux de l'empereur comme à ceux du pays.

Le général écrivit aussi à l'audience royale de Saint-Domingue, afin de l'intéresser à sa cause. Il expédia dans cette même île quatre vaisseaux, qui devaient en rapporter des armes et des munitions. Pour mieux stimuler la cupidité des aventuriers et les engager à prendre part à l'expédition, il envoya

pièce, qui comprend tous les noms de l'armée qui nous sont familiers, ne porte point celui de Bernal Diaz del Castillo. Cette circonstance ne peut s'expliquer que par la maladie de cet officier; et, en effet, il nous apprend lui-même qu'il était vers cette époque retenu au lit par la fièvre. *Hist. de la conquista*, cap. 134.

en même temps des échantillons des beaux produits de l'industrie du pays et de ses métaux précieux (31). Les fonds destinés à solder ces approvisionnements provenaient sans doute du butin fait dans les dernières batailles et de l'or sauvé du désastre général.

Vers le milieu de décembre, Cortés, ayant terminé tous ses arrangements, se mit en route pour Tlascala, éloignée de dix à douze lieues. Il dirigeait lui-même l'avant-garde de l'armée, qui prit la direction de Cholula. Sa situation était bien différente alors de celle dans laquelle il se trouvait lorsqu'il avait quitté, moins de cinq mois auparavant, la capitale de la république. Sa marche était une procession triomphale, dans laquelle on voyait figurer les différentes bannières et autres enseignes militaires enlevées à l'ennemi, de longues files de captifs, et les riches dépouilles conquises sur plus d'un champ de bataille. Les habitants des villes et des villages que traversait l'armée accouraient en foule à sa rencontre, et lorsqu'elle approcha de Tlascala, la population tout entière, hommes, femmes et enfants, se porta en masse au-devant d'elle, témoignant sa joie par des chants, des danses et de la musique. Des arcs de triomphe ornés de fleurs étaient dressés dans les rues par lesquelles elle défilait, et un orateur tlascalan adressa au général, à son entrée dans la ville, un discours dans lequel il faisait un pompeux éloge de ses récentes victoires, et le proclamait le « vengeur de la nation. » Au milieu de cette pompe et de ces démonstrations d'allégresse, on remarqua que Cortés et ses principaux officiers portaient le deuil de leur ami Maxixca. Les Tlascalans furent plus sensibles à cet hommage rendu à

(31) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 179. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 18.

Alvarado de Avila fut chargé des dépêches envoyées à Saint-Domingue. Bernal Diaz, qui aime assez à décocher de temps à autre un trait contre son général, prétend que Cortés ne fut pas fâché de se débarrasser de ce brave cavalier, qui était trop indépendant et qui avait la parole trop libre. *Hist. de la conquista*, cap. 136.

la mémoire de leur chef vénéré qu'à tout ce fastueux étalage de trophées militaires (32).

Le premier acte du général fut de confirmer au fils de son défunt ami la succession de son père, qui lui était disputée par un frère illégitime. C'était un enfant de douze ans, et Cortés n'eut pas de peine à lui persuader de suivre l'exemple de son père et de se faire baptiser. Il lui donna ensuite de sa propre main l'accolade de chevalier; premier exemple probablement de cette dignité conférée à un Indien d'Amérique (33). Le vieux Xicotencatl se laissa aussi persuader d'embrasser le christianisme; et l'exemple de ces chefs eut évidemment pour effet de préparer le peuple à recevoir la parole de vérité. Cortés, écoutant les suggestions du père Olmedo, ou distrait peut-être par la nature même de ses affaires, ne poussa pas plus loin l'œuvre de la conversion; mais laissant germer ces bonnes semences, il attendit sagement que les fruits se produisissent d'eux-mêmes.

Le général profita de son court séjour à Tlascala pour activer les préparatifs de sa campagne prochaine. Il essaya de dresser les Tlascalans et de leur donner quelque idée de la discipline et des manœuvres européennes. Il fit faire des armes neuves et remettre les vieilles en état. On fabriqua de la poudre au moyen du soufre extrait par quelques cavaliers aventureux de la gueule fumante du Popocatepetl (34). La construction des brigantins avançait rapidement sous la direction de Lopez, aidé des Tlascalans (35). On coupait du bois dans

(32) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 136. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 19.

(33) Herrera, *ubi sup.*

« Hiçolo, dit Herrera, i armóle caballero, al vso de Castilla, i porque lo fuese de Iesu Christo, le hiço bautiçar, i se llamó D. Lorenço Maxiscatzin. »

(34) Pour la manière dont Montano et ses braves compagnons se procurèrent ce soufre, voir plus haut, liv. 3, chap. 8.

(35) « Ansi se hiciéron trece bergantines en el barrio de Atempa, junto á una hermita que se llama San Buenaventura, los quales hizo y otro Martin Lopez uno de los primeros conquistadores, y le ayudó Neguez Gomez. » *Hist. de Tlascala*, Ms.